

<http://ugtg.org/~apache/spip.php?article1641>



Occuper Wall Street, ré-imaginer le monde, par David Graeber

- Repères - Débattre -



Date de mise en ligne mercredi 19 octobre 2011

Copyright © UGTG.org - Tous droits réservés



Pourquoi des manifestants [occupent-ils Wall Street](#) ? Pourquoi les étincelles de cette occupation - malgré la récente répression policière - ont-elles gagné en quelques jours toute l'Amérique, donnant envie à des centaines de personnes d'envoyer des pizzas, de l'argent, du matériel et, aujourd'hui de lancer leurs propres mouvements appelés OccupyChicago, [OccupyFlorida](#), dans [OccupyDenver](#) ou encore [OccupyLA](#) ?

Il existe des raisons évidentes. Nous assistons au début de l'affirmation revendicative d'une nouvelle génération d'Américains, une génération qui fait face à la perspective de terminer ses études sans trouver d'emploi, une génération sans avenir, mais lestée d'une dette exigible énorme. La plupart de ceux que j'ai rencontré viennent de la classe ouvrière ou sont d'origine modeste. Ce sont de jeunes gens qui ont fait exactement ce qu'on leur a demandé : étudier, entrer à l'université, et qui sont maintenant non seulement pénalisés pour cela, mais aussi humiliés - promis à une vie où ils seront traités comme des mauvais payeurs, des réprouvés.

Est-ce vraiment surprenant qu'ils aient envie de s'expliquer avec les magnats financiers qui leur ont volé leur avenir ?

Tout comme en Europe, nous observons ici le résultat d'un colossal échec social. Ces occupants sont exactement le genre de gens débordant d'idées, dont l'énergie devrait être favorisée par une société en bonne santé, afin d'améliorer la vie de chacun. Au lieu de quoi, ils la consacrent à imaginer le moyen de mettre à bas l'ensemble du système.

Mais l'échec définitif ici, est celui de l'imagination. Ce à quoi nous assistons peut également être considéré comme la revendication d'ouvrir enfin le débat que nous étions tous censés mener après 2008. Après le quasi-effondrement du système financier mondial, il y eut un moment où tout semblait possible.

Tout ce que l'on nous avait dit durant la dernière décennie s'était avéré être un mensonge. Les marchés ne se régulent pas eux-mêmes ; les créateurs d'instruments financiers ne sont pas des génies infaillibles, et les dettes n'ont pas vraiment besoin d'être remboursées. En fait, l'argent lui-même s'est révélé être un instrument politique : des milliers de milliards de dollars pouvant être créé ou disparaître du jour au lendemain si les gouvernements ou les banques centrales le jugeaient nécessaire. Même le magazine *The Economist* titrait : « Capitalisme : était-ce une bonne idée ? »

Il semblait que le temps était venu de tout repenser : la nature même des marchés, l'argent, la dette ; de se demander à quoi sert réellement une « économie ». Cela a duré peut-être deux semaines. Puis, manifestant l'un des plus énormes manque de courage de l'histoire, on s'est bouché les oreilles et on a tenté de ramener les choses au

plus près possible de leur état antérieur.

Ce n'est peut-être pas surprenant. Il devient de plus en plus évident que la véritable priorité de ceux qui ont gouverné le monde durant ces dernières décennies n'a pas été la création d'une forme viable de capitalisme, mais plutôt de nous convaincre que la forme actuelle du capitalisme est le seul système économique envisageable, que ses défauts sont sans importance. Et nous voilà tous stupéfaits lorsque l'ensemble du système tombe en morceaux.

Aujourd'hui, nous savons que la crise économique des années 1970 n'a jamais entièrement disparu. Elle a été escamotée par le crédit bon marché et un pillage massif à l'étranger - ce dernier, au nom de la « crise dette du tiers monde ». Mais les pays du Sud ont riposté. Le « mouvement altermondialiste », a finalement été couronné de succès : le FMI a été chassé de l'Asie et de Amérique latine, tout comme il est désormais chassé du Moyen-Orient. A la suite de quoi, la crise de la dette est revenue à domicile, en Europe et en Amérique du Nord, porteuse de méthodes identiques : déclarer l'état la crise financière, nommer des technocrates prétendument neutres pour la gérer, et se livrer ensuite à une orgie de pillage au nom de « l'austérité ».

La forme de résistance qui a émergé ressemble étonnamment à l'ancien mouvement altermondialiste : on observe un rejet de la politique des partis traditionnels, la même aspiration à une diversité radicale, la même importance accordée à l'invention de nouvelles formes de démocratie venue d'en bas. Le principal changement, c'est la cible : alors qu'en 2000, ce mouvement visait la puissance sans précédent des nouvelles bureaucraties planétaires (OMC, FMI, Banque mondiale, l'ALENA), des institutions sans mandat démocratique qui n'existent que pour servir les intérêts du capital transnational, c'est aujourd'hui l'ensemble de la classe politique de pays comme la Grèce, l'Espagne et, désormais, les Etats-Unis - qui sont contestées exactement pour les mêmes raisons. C'est pourquoi les manifestants hésitent souvent à formuler des revendications, car cela pourrait impliquer la reconnaissance de la légitimité des politiques auxquels ils s'opposent.

Lorsque cette histoire sera finalement écrite, il est probable que cette vague de protestations - à commencer par le printemps arabe - sera vue comme la première salve des soubresauts de la dissolution de l'empire américain. Après trente années de propagande implacable, au détriment de la substance, et d'élimination de tout ce qui pourrait ressembler à une base politique pour l'opposition, on pourrait juger les perspectives pour ces jeunes manifestants plutôt sombres. Il est d'autre part assuré que les riches sont déterminés à se saisir d'une part aussi grande que possible de ce qui reste du butin et de jeter aux chiens toute une génération de jeunes gens afin d'y parvenir. Mais l'histoire n'est pas de leur côté.

Nous serions avisés de nous souvenir de l'effondrement des empires coloniaux européens. Cet événement n'a absolument pas conduit à ce que les riches réussissent à s'attribuer la part du lion, mais au contraire à la création de l'État-providence moderne. Nous ne pouvons présager de ce qui va sortir du cycle actuel. Mais si les occupants de Wall Street réussissent finalement à briser cet étai vieux de 30 ans qui enserme l'imagination humaine, comme ce fût le cas dans les premières semaines après Septembre 2008, tout sera de nouveau sur la table - et les protestataires de Wall Street et des grandes villes américains nous auront fait le plus grand cadeau que quiconque puisse offrir.

David Graeber est anthropologue. Il enseigne aujourd'hui au Goldsmiths College, à l'université de Londres, après avoir été professeur associé d'anthropologie à l'université de Yale.

Publication originale [Guardian](#), traduction [Contre Info](#)

Post-Scriptum

La révolte de la génération perdue, promise à une vie d'austérité pour régler la facture de la crise financière, a d'ores et déjà l'immense mérite de

Occuper Wall Street, ré-imaginer le monde, par David Graeber

reposer avec force les questions de fond soulevées en 2008 lorsque le système était à un doigt de s'effondrer. Questions aussitôt refermées par une classe politique dont le principal objectif est apparemment de restaurer l'état ancien des choses - à la plus grande satisfaction de cette mince élite qui prospère sur les déséquilibres minant nos sociétés. David Graeber est anthropologue, militant engagé dans les mouvements altermondialiste. Il enseigne aujourd'hui à Londres après que avoir été évincé de Yale.